

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 22

Artikel: Les fêtes universitaires
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192359>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois . . .	2 fr. 50
ETRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteure vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Les fêtes universitaires.

Lorsque nous voyons aujourd'hui Lausanne vivre de sa vie ordinaire, lorsque nous voyons ses rues calmes, et ses habitants tout à leurs affaires journalières, on a peine à se représenter l'aspect que cette ville offrait la semaine dernière, où, parée de verdure, de fleurs et d'oriflammes, illuminée de mille feux, elle acclamait ses hôtes illustres, et se livrait tout entière à la joie.

Les ornements de nos rues ont disparu, il est vrai ; les nombreux visiteurs venus pour nous serrer la main et courir au succès de nos fêtes universitaires, sont rentrés dans leurs foyers ; mais bien des souvenirs précieux nous restent, et ces souvenirs seront durables.

Jamais fêtes n'ont rencontré plus de sympathies, éveillé plus de dévouement. On sentait qu'elles étaient pour le canton de Vaud, pour Lausanne en particulier, le point de départ d'une ère nouvelle que tout bon citoyen devait saluer avec bonheur et confiance dans l'avenir.

Aussi, les belles journées des 18, 19 et 20 mai, ont été ouvertes comme elles devaient l'être sous l'invocation de la Divinité. Nous n'avons pas craint d'affirmer à la face de certaine école matérialiste et des esprits forts de ce siècle, auxquels les convictions religieuses ne semblent inspirer que de la pitié, nous n'avons pas craint d'affirmer que nous nous appuyons sur Dieu, aussi bien dans le domaine mouvementé de la vie publique que dans le cercle intime de la famille.

Nos ancêtres, on le sait, s'agenouillaient avant le combat ; nos grandes réjouissances patriotiques débutent ordinairement par un acte religieux. C'est dans le temple, et après une prière, qu'à chaque nouvelle législature, nos représentants solennisent la promesse de servir fidèlement leur pays. C'est encore en appelant la bénédiction divine sur leurs travaux, que nos assemblées législatives ouvrent leurs séances.

Du haut de la chaire de la Cathédrale, et parlant à nos magistrats, aux philosophes, aux célébrités scientifiques et aux étudiants venus des principaux centres

intellectuels de l'Europe, M. Paschoud, professeur de théologie à l'Université, a prononcé ces belles paroles :

C'est ici, Messieurs, dans le temple de ses grands souvenirs et de ses espérances les plus chères, que devait s'ouvrir la fête à laquelle notre peuple vous convie, pour consacrer la naissance de son Université.

Avant de livrer vos cœurs aux élans de la joie qui les remplit, vous vous associerez aux sentiments de reconnaissance que nous nous sentons pressés de faire monter vers le ciel, et vous appellerez avec nous sur l'œuvre nouvelle, dont tous attendent les fruits précieux, le baptême d'esprit et de feu sans lequel rien de grand ne s'entreprend et rien de durable ne s'édifie.

Et comme il était imposant le coup d'œil qu'offrait à ce moment-là cette assemblée ! Au milieu de la grande nef, les représentants de nos autorités fédérales, cantonales et communales, et autres invités, tous portant habit noir et cravate blanche. Par-ci par-là, des dames apportant au milieu de ces costumes sévères la note plus gaie de leurs toilettes de printemps. Puis des huissiers fédéraux et cantonaux en costume de cérémonie.

En face de la chaire, les délégués des Universités étrangères, dont les manteaux au large collet d'hermine et les robes aux riches broderies associaient heureusement leurs couleurs.

Plus loin, vers le chœur, les étudiants, groupés par centaines, et en costume de gala : ce n'étaient que larges écharpes de soie rouge, bleue ou jaune, que *flaus* garnis de brandenbourgs, que rubans en sautoir et fleurs à la boutonnière. Et au-dessus de ces jeunes fronts, tous rayonnants de vigueur, d'allégresse et de santé, retombaient en plis tranquilles, les bannières de leurs diverses sociétés, réunies comme en un vaste trophée.

C'est de ce côté que, dans sa belle invocation, M. le pasteur Secretan a dirigé ses regards, lorsqu'il a dit :

Nous te prions, Seigneur, pour la jeunesse de notre patrie. Sois son berger. Garde-la des doctrines de mensonge qui avilissent les âmes. Arme-la par ton esprit contre les tentations qui l'assailtent. Que par ton souffle vivifiant, ô Dieu de Sainteté, elle poursuive un idéal élevé, noble et pur. Forme au milieu d'elle beaucoup d'hommes de caractère, des patriotes désintéressés et indépendants, de vaillants disciples du Divin crucifié.

L'aspect de cette scène, rehaussé par la lumière douce et colorée des rayons d'une belle matinée de printemps, tamisés par les grands vitraux de l'édifice, était vraiment splendide. Et nous avons vu plus d'une paupière s'humecter lorsque les chœurs et l'Union instrumentale ont exécuté le beau cantique de Luther :

C'est un rempart que notre Dieu,
Une invincible armure.

Il faut remonter à plusieurs siècles en arrière pour retrouver d'aussi grandes solennités sous les voûtes de notre ancienne basilique. L'histoire en mentionne deux seulement, et voici ce qu'elle nous dit à ce sujet :

La reconstruction de l'église de Notre-Dame, après le terrible incendie du 18 juillet 1235, fut poussée avec vigueur par les évêques qui se succéderent dans le siège épiscopal, au XIII^e siècle. En 1275, l'édifice était assez avancé pour que le pape Grégoire X pût en faire la dédicace solennelle à la Vierge, le 19 octobre de cette année, en présence de l'empereur Rodolphe de Habsbourg. A cette occasion, il y eut à Lausanne un concours immense d'étrangers accourus de toutes les parties de la chrétienté. L'empereur s'y rendit avec sa famille et une longue suite de princes et de seigneurs. Le pape était accompagné de sept cardinaux, vingt archevêques, dix-sept évêques, d'un grand nombre d'abbés et autres ecclésiastiques.

En 1476, Notre-Dame fut témoin d'une autre solennité imposante. Après la bataille de Grandson, et avant celle de Morat, le duc Charles de Bourgogne, qui avait hâte de venger sur les Suisses sa précédente défaite, était venu camper près de Lausanne, sur les plaines du Loup, où son armée séjournait plus de deux mois. Les ambassadeurs de Frédéric, empereur d'Allemagne, se rendirent auprès du duc pour entamer des négociations de paix. Le 14 avril, jour de Pâques, le duc assista, avec la duchesse Yolande de Savoie, à la grande messe célébrée avec pompe dans la Cathédrale. L'église avait été décorée la veille, avec les magnifiques tapisseries de Flandre qui garnissaient les pavillons du duc Charles. La duchesse Yolande, de son côté, avait fait venir de Genève et d'ailleurs tous les ornements propres à rendre la solennité aussi imposante que possible. Ce jour avait été également choisi pour proclamer la paix avec l'empereur.

Dès le matin, le duc, richement vêtu,

accompagné du prince de Tarente, du légat du pape, de l'ambassadeur de l'empereur et des principaux seigneurs et capitaines de sa suite, se rendit à la Cathédrale où la régente de Savoie, le duc Philibert, son fils, les ambassadeurs de Milan et de Naples, l'attendaient avec toute la cour.

Avant la célébration de la messe, le duc Charles fit proclamer solennellement la paix avec l'empereur par son chambellan, qui donna lecture des articles du traité. Les ratifications de ce traité furent ensuite échangées avec grand appareil, au son de toutes les cloches et au bruit des clairons. Après la messe, le duc retourna à son camp.

Revenons maintenant à nos fêtes. La cérémonie est terminée et le cortège s'organise au nord de la Cathédrale, dans la rue de la Cité toute bordée de jeunes sapins qui répandent dans l'air une légère odeur résineuse très agréable. On se croirait à la lisière d'une forêt. La matinée est superbe; les visages sont souriants. Bientôt les cloches de nos églises sonnent à toute volée, majestueuse symphonie où domine la voix grave et retentissante du bourdon de Notre-Dame. Le canon tonne; et depuis la Cité jusqu'au Théâtre, la population se masse sur l'itinéraire du cortège qui se met en marche: tout proclame une grande allégresse!...

Le cortège, descendant le Chemin-Neuf d'un pas lent et régulier, fait miroiter au soleil de mai les couleurs éclatantes des robes rouges, jaunes, violettes, les toques galonnées et les colliers d'or. On croirait voir défiler de somptueux costumes de cour au jour d'une grande réception royale.

Sur tout le parcours, dans les rues, sur les places, à toutes les fenêtres, se presse une foule sympathique, on pourrait même dire recueillie à la vue de ce spectacle tout nouveau pour elle, et dont notre génération a eu le privilège.

La salle du Théâtre avait un fort bel aspect pendant la séance universitaire. Dans les loges d'avant-scène, les autorités supérieures; dans les loges de face et de côté, les représentants des cantons universitaires, les membres du Tribunal cantonal et autres magistrats; au parterre, les délégués des Universités.

La seconde galerie était occupée par les étudiants, dont les drapeaux inclinés flottaient sur l'assistance. Puis, — décoration charmante, — aux fauteuils de balcon, tout un cordon de dames, dont les toilettes gracieuses et claires faisaient un heureux contraste avec les habits noirs.

Deux magnifiques palmiers ornaient la scène où les hauts dignitaires avaient pris place. — Dans le fond, un décor de paysage.

Un grand silence se fit lorsqu'on vit

s'avancer M. le chef du Département de l'Instruction publique. — Prononcé d'une voix ferme, son discours, riche de faits intéressants et d'allusions historiques, respirait d'un bout à l'autre le zèle infatigable, le talent et le dévouement que ce magistrat n'a cessé d'apporter à la réalisation de l'œuvre inaugurée. On sentait dans ses paroles le courage persévérant et la douce satisfaction que donnent le devoir accompli et la foi dans l'avenir. Les nombreux et vifs applaudissements qui les ont accueillies lui ont suffisamment affirmé qu'il peut, ainsi que ses nombreux et précieux collaborateurs, compter sur l'approbation et l'appui du pays.

Citons ce chaleureux et dernier passage de son discours :

... Enfin, puisque j'en suis aux désirs, aux souhaits, laissez-moi, laissez-moi en exprimer encore un. Il m'est sans doute venu en rêve, mais un beau rêve est déjà une belle chose.

Ne pourrait-il pas arriver que parmi ces jeunes gens aux coeurs sans rides qui nous viendraient de divers pays, il se crée, par l'échange des idées et par les rapports journaliers, un courant sympathique qui, sans leur demander le sacrifice de la moindre bribe de leur patriotisme, les rapprochât cependant assez les uns des autres pour qu'il s'établisse entr'eux des rapports qui persisteraient au-delà de leur temps universitaire?

S'il en était ainsi, ce ne serait pas seulement à la science, mais directement à l'humanité tout entière que nous aurions rendu un service.

Oh! jeunes gens, si mon rêve pouvait hanter le cerveau de quelques-uns d'entre vous et devenir ainsi une réalité, je suis certain que nous tous qui sommes ici, nous nous reporterions plus tard avec plus de joie aux jours que nous allons passer ensemble et qui auraient été le point de départ d'un aussi grand bienfait pour tous.

Prend ensuite la parole, M. le syndic Cuénoud, qui, après un court historique sur la marche de notre ancienne Académie, dès l'origine, fait l'exposé de ce qui s'est passé depuis la prise de possession, par la commune de Lausanne, du don généreux de M. Gabriel de Rumine. Nul n'était mieux qualifié que ce magistrat si sympathique à tous, si constamment dévoué aux intérêts de notre ville, pour parler, au nom de celle-ci, de la part qu'elle a prise à la création de l'Université; nul mieux que lui ne pouvait se faire l'interprète des sentiments lausannois pour souhaiter la bienvenue à nos hôtes illustres des 18, 19 et 20 mai. Aussi s'est-il acquitté de cette tâche en termes excellents, pleins de cœur et de sincérité.

Mesdames et messieurs, a-t-il dit en terminant, la ville de Lausanne a revêtu aujourd'hui ses habits de fête pour célébrer dignement la grandeur de l'acte que nous accomplissons. C'est vous dire que je me sens pleinement autorisé, au nom de la

population de Lausanne, à souhaiter la bienvenue aux magistrats et aux savants qui ont bien voulu se joindre à nous; nous leur sommes reconnaissants de ce que, malgré les difficultés résultant de leurs travaux et des distances à franchir, ils ont bien voulu venir en grand nombre prendre part à notre fête de famille.

Votre présence nous honore; elle nous est un gage des sympathies que notre jeune Université espère rencontrer dans le monde de l'intelligence et du savoir.

Nous saluons aussi les représentants de la jeunesse des écoles qui ont répondu à l'appel de nos étudiants et ont accompagné leurs professeurs; ils sont venus sceller à Lausanne l'alliance de tous les jeunes hommes qui poursuivent la noble ambition de devenir pour leur pays et pour l'humanité des forces vives dans la voie du progrès.

Vient ensuite le discours de M. Maurer, recteur de notre Université; puis ceux des divers délégués des Universités étrangères, Berlin, Vienne, Liège, Copenhague, Paris, Amsterdam, Budapest, Bologne et Bâle.

Les magnifiques péroraisons de ces délégués, toutes empreintes d'amabilité et de la plus parfaite courtoisie, soulèvent de chauds et fréquents applaudissements; ceux-ci éclatent surtout avec un énergique enthousiasme aux secondes galeries, occupées par le groupe des étudiants.

L'éloquence qui émeut l'âme et élève nos sentiments; la pureté et l'élegance du langage qui charment l'oreille, sont des choses bien belles, bien instructives et édifiantes; mais encore faut-il parfois qu'elles ne se prolongent pas trop; autrement les plus nobles inspirations, les mouvements oratoires les plus heureux, ont à lutter contre une autre éloquence non moins persuasive, l'éloquence impérieuse de l'estomac qui crie la faim!

C'est assez dire qu'après la cérémonie de la Cathédrale et cette longue série de discours, après ces heures d'assiduité et d'attention soutenue, tous, — même les plus illustres, — avaient hâte d'aller se restaurer un peu. Lors de la formation du cortège pour le retour, chacun sentait le besoin de se mettre à l'aise; messieurs les délégués des Universités s'étiraient bras et jambes et piquaient un brin de soleil avec délices.

Aussi, dans le cortège, l'ordre est-il moins rigoureusement observé, l'alignement moins correct. Les robes et les manteaux des dignitaires s'ouvrent et rejettent leurs plis en arrière; la toque mise à la crâne, laisse le front libre; il y a partout un petit laisser-aller charmant. Seuls, les cadets qui forment la haie restent inébranlables dans la tenue et le sentiment du devoir; ils présentent l'arme immobiles, le regard froid, l'attitude ferme et digne comme de vieux troupiers.

Même affluence au passage du cortège que le matin, même animation dans la ville. A l'arrivée sur la Riponne et avant d'entrer à la cantine, il se fait un mouvement d'arrêt, pendant lequel de nombreux délégués des Universités étrangères sortent des rangs. Ils vont se jucher sur tout ce qui peut les éléver au dessus de la foule, pour voir passer le groupe des étudiants, dont ils n'ont pu, jusqu'ici, se rendre compte.

Les uns montent sur des fiacres, d'autres sur des tabourets, dont quelques curieux se dessaisissent avec un aimable empressement, d'autres gravissent l'escalier de la Riponne; d'autres enfin sont soulevés sur les bras de complaisants et vigoureux champions: « Appuyez-vous seulement là, mossieu, ne vous gênez pas; ça nous fait plaisir. » Et hop là!... enlevé!...

C'est ainsi qu'on vit émerger ça et là des robes jaunes, rouges, violettes, des collets d'hermine, des toques galonnées, aux applaudissements enthousiastes des étudiants débouchant à ce moment sur la place.

Citons aussi le charmant épisode qui s'est produit au passage de cette joyeuse cohorte dans la rue Madelaine.

Tout à coup, un brave boulanger se présente sur son seuil avec une énorme corbeille remplie de petits pains sucrés, frais, dorés et appétissants. Aussitôt des cris de joie, des applaudissements éclatent, puis dix, vingt, trente, cinquante mains plongent ensemble dans la corbeille; c'est une curée superbe, un pillage étourdissant!...

Et le boulanger, heureux de la petite surprise qu'il vient de faire à ces jeunes gens, s'en retourne à vide et riant de bon cœur!

Un peu plus loin apparaissaient des plateaux chargés d'un excellent vin offert par le cafetier du coin. Jamais verres ne furent vidés plus lestement. En les voyant perler au soleil, un étudiant allemand s'écrie avec une joyeuse satisfaction et en allongeant le bras: « Eh bien, soyez les bienvenus! »

Le dîner de la Grenette a été ce qu'il devait être, gai, cordial, plein d'entrain. Le menu, préparé par M. Cottier, qui nous a déjà donné dans plusieurs de nos grandes fêtes de nombreuses preuves des soins consciencieux, de l'exactitude et de la célérité qu'il apporte dans ces entreprises toujours grosses de difficultés, le menu, disons-nous, était à la fois simple et excellent.

On dit que dans des occasions semblables, il n'est jamais possible de contenir tout le monde, et cependant M. Cottier vient de nous prouver le contraire, car parmi les douze ou treize cents convives qu'il a eu à servir dans ce grand banquet, nous n'avons entendu, et bien

d'autres avec nous, que des éloges à son adresse.

Au potage, au second service même, peu de paroles; on avait tant sacrifié aux plaisirs intellectuels durant la matinée, que l'appétit, largement ouvert, prenait sa revanche. Quelques phrases échangées au milieu du cliquetis incessant des couteaux et des fourchettes, un murmure vague, et c'était tout; chacun était à son affaire.

Mais bientôt le bruit des bouchons qui sautent un peu partout se fait entendre. Le Lavaux, l'Yverne, le Trey-torrents et le Dézaley sont tour à tour dégustés... Quel changement à vue!... Tous les visages s'épanouissent, toutes les conversations s'animent; partout on s'égaye, partout on fraternise.

Les hommes les plus graves, les savants les plus distingués, ceux qu'on n'aborde chez eux, dans leur centre ordinaire d'activité, que le portefeuille bourré de références et de lettres d'introduction, et dont on est heureux d'obtenir quelques instants d'entretien, ceux-là, disons-nous, étaient charmants. Trinquant familièrement avec tous, ils n'avaient pour nous que des choses aimables et spirituelles à dire; c'était vraiment délicieux!... Ils étaient tout à nous dans ces trois belles journées. Puissent-ils ne pas les oublier.

Mais aussi nos *petits blancs*, comme ces messieurs étrangers les appellent, sont si bons, si gentils, si généreux! ils inspirent de si louables sentiments! Dans maintes circonstances semblables, nous avons eu l'occasion de constater leur bienfaisante influence, et nous nous sommes écriés plus d'une fois: O! vins du cru, vins de nos riants coteaux, combien vous avez déjà abattu de barrières entre les hommes, combien vous avez déjà réconciliés d'ennemis réputés irréconciliables, que de fraternelles poignées de mains vous avez provoquées, que de bonnes relations et de bons amis vous sont dus!...

Comment voulez-vous que les illustrations de la science, que les plus grands penseurs, que les philosophes et autres étoiles de première grandeur y résistent dans ces jours de saines et légitimes réjouissances?... Ce n'est pas possible; nous l'avons bien vu l'autre jour.

Nous avons la ferme persuasion que si nos ressources nous permettaient de donner plus fréquemment de pareils rendez-vous, sur notre terre de liberté, aux hommes distingués et influents à tant de titres, des diverses parties de l'Europe, avant dix ans nous verrions les membres du Congrès de la paix se croiser les bras et M. Krupp fermer ses usines.

Ce serait cependant une affaire à examiner.

Et nous ne vous avons pas encore parlé de l'animation étourdissante qui régnait dans la partie de la cantine réservée aux étudiants! Vous la décrire est une tâche au-dessus de nos forces; la langue française est trop peu pittoresque pour dépeindre toute l'exubérante gaité, toutes les chansons, les refrains, les acclamations, tout le tintamarre enfin qui remplissaient l'air à ce moment-là!

Et si quelqu'un venait m'interroger sur le nombre des chopes, je lui dirais: « Comptez les étoiles du ciel et les poissons de la mer! »

Cependant, nul n'a eu la conscience, pas même l'idée, d'aller interrompre cette immense effusion de jeunesse et de joie.

Et malgré cela, il s'est trouvé des orateurs qui ont eu le courage de monter à la tribune. Hélas! on y voyait des bras s'agiter, des hommes essayant de lutter contre le torrent, mais c'était tout. Démosthène, le grand Démosthène, avec tous ses cailloux, n'y aurait pas tenu! « Bah! nous les lirons demain, disait-on; laissons ces jeunes gens s'amuser. » Et, certes, c'est avec plaisir que nous avons lu, le lendemain, les excellents discours de M. Lachenal, vice-président du Conseil national; de M. le président du Grand Conseil et de M. le président du Conseil d'Etat.

Il est un passage, dans le discours de ce dernier magistrat, qui a été tout particulièrement remarqué; c'est celui-ci:

Un même esprit de solidarité réunit maintenant autour de ces tables les députés du peuple vaudois et les édiles de la ville de Lausanne, ainsi que notre jeunesse studieuse; si le peuple lui-même n'a pu y être appelé, associons-le par la pensée à notre joyeux banquet, attendu que si notre Université est destinée à répandre la lumière autour d'elle, nous ne devons pas oublier que c'est le peuple qui fournira la matière éclairante.

En effet, ceux qui ont pris une part directe aux réjouissances de ces trois journées de fêtes, ne doivent point oublier que de nombreux concitoyens n'ont point joui de cette faveur. Car un peuple qui paie la matière éclairante de la nouvelle Université, et se contente d'assister au banquet par la pensée seulement, donne un exemple rare de patriotisme et de vertus civiques.

Le lendemain matin, vers neuf heures, deux mille écoliers, groupés sur le grand escalier du Palais de Justice, exécutaient la cantate de Pestalozzi, sous l'habile et aimable direction de M. Dénéréaz.

La vue de ces petits garçons à l'air crâne, et tout heureux de prendre part à la grande fête; de ces fillettes, si charmantes sous leurs chapeaux coquettamment garnis et aux couleurs variées, était ravissante. A distance, on eût dit

un parterre de fleurs en gradins, d'où s'élevaient de mystérieuses et douces mélodies.

Hélas ! ni ce spectacle intéressant, ni ces voix d'enfants fraîches et pures comme leurs cœurs, ni tous ces regards candides et ces mines réjouies ne purent déridier l'horizon assombri par de gros nuages.

Chacun interrogait le ciel, car l'heure d'une des plus réjouissantes parties de la fête approchait : la course à Montreux.

M. le professeur Dufour, qui semble disposer parfois de la pluie et du beau temps, était là. Constamment entouré de gens anxieux, il était obsédé de questions ; on le consultait vraiment comme on consulte le baromètre. Nous sommes même étonnés que quelques-uns n'aient pas été pris de la tentation de lui frapper du doigt sur la poitrine, comme on frappe contre le tube d'un baromètre pour voir si le mercure monte ou descend.

M. Dufour ne paraissait pas animé de beaucoup d'espérance ; aussi, pour ne pas trop décourager son entourage, il se bornait à répondre : « Voilà.... vers midi... peut-être, ça pourrait... On ne peut encore rien dire... »

Tout cela n'était pas très rassurant.

Cependant, le moment de descendre à Ouchy était venu et déjà le joyeux cortège des étudiants s'organisait.

Un peu plus tard, trois bateaux à vapeur, portant les invités, se mettaient en marche, balancés par les vagues que soulevait une vaudaire impitoyable.

Sur le pont, on n'entendait que des gens déplorer la malchance et l'inclémence du temps :

— Que c'est pourtant regrettable !

— N'est-ce pas !

— Comment voulez-vous que ces messieurs se fassent une idée des superbes rives du Léman ?

— Impossible !

— Mais on n'y tient pas ; c'est déplorable ; il fait vraiment froid... Ouf !... réfugions-nous dans le salon.

Ce salon était bondé de dames et de messieurs, causant, riant, pleins de bonne humeur et d'entrain. On trouvait là une telle gaieté que, malgré la pluie, le ciel sombre et la vaudaire, on finissait par dire : « C'est charmant !... c'est vraiment délicieux cette promenade en bateau ! »

Oui, mais disons tout. C'est que dans ce salon une abondante collation allait son train ; toutes les tables en étaient chargées ; ce n'était partout que sandwiches et pâtisseries excellentes et variées, en compagnie d'une infinité de flacons. Le Villeneuve perlait déjà dans une foule de verres et la bière moussait en maint endroit.

La cordiale réception qui nous atten-

dait à Montreux, où l'on fait toujours si bien et si généreusement les choses, nous fit oublier encore davantage les boudoirs du soleil : « Obscurcissez le ciel, nuages menaçants ; souffle, grincheuse vaudaire ; ruisselle le long des vitreaux, pluie glacée ; faites à votre aise, puisque le sort en est jeté, disions-nous ; que nous importe : nous sommes chez nos amis de Montreux ! »

Le local est gracieusement aménagé pour la circonstance et un excellent orchestre, placé dans la salle du théâtre, invite à la gaieté. Les tables sont admirablement servies. Des couverts élégants, des coupes de cristal et des verres de toutes grandeurs brillent à côté de pièces montées et de vases de fleurs.

Faut-il vous parler du service parfait, de l'excellence de la cuisine, de la finesse des vins ?... Non, pas de détails ; ceux qui ont assisté à ce banquet savent tout cela ; et quant à ceux qui n'ont pas eu ce plaisir, nous ne nous sentirions pas le courage de les y « associer par la pensée » seulement.

A ce moment, d'autres groupes d'invités, ainsi que celui des étudiants, étaient dans divers hôtels, où la plus franche gaieté n'a cessé de leur tenir compagnie. Les membres du Grand Conseil, qui étaient réunis chez M. Chesseix, à Territet, sont tous enchantés de la magnifique et cordiale réception qui leur a été faite. Nous n'en doutons pas.

Tous les discours prononcés au Kurzaal ont été publiés *in extenso* dans nos journaux ; nous n'y reviendrons pas. Nous aurions néanmoins vivement désiré, si la place nous l'avait permis, reproduire en entier les paroles si élevées, si patriotiques de M. le conseiller fédéral Ruchonnet. M. le professeur Ch. Secretan lui a succédé dans un discours brillant de profondeur et d'humour, dont nous avons retenu cette phrase hardie sur la question sociale :

... Ce qui est obtenu par la contrainte n'a pas de valeur : il faut laisser le champ le plus large possible à la liberté des individus. Je veux donc lui conserver la production des biens matériels ; je n'admetts l'intervention de l'Etat dans l'économie que pour réparer les maux qu'il a causés lui-même.

Mais, tout près de nous, quelqu'un faisait à demi-voix cette réflexion : « Théories que tout cela !... C'est facile à taper sur les gouvernements... J'aimerais bien vous y voir ! »

Le temps n'était pas plus favorable au retour qu'à l'aller. Mais quelle gaieté sur la France ! que d'animation, que de bonnes choses racontées sur les incidents de cette intéressante et agréable journée ! En pouvait-il être autrement en revenant de Montreux ?...

Il n'y avait pas moins d'entrain et de

joie sur le *Mont-Blanc*, où nos autorités étaient en liesse. Quant au *Winkelried*, qui portait toute une légion d'étudiants, vous pouvez vous figurer le tableau ! Se sont-ils amusés, s'en sont-ils donnés ! C'est au point que le mercredi matin, en se levant, l'un d'eux remarquant que ses vêtements étaient trempés, s'écria : « Tiens, les amis m'ont fait une farce ! » Il jurait ses grands dieux, le brave garçon, que la veille, il n'était pas tombé une goutte de pluie !

Et que de choses à dire encore sur la décoration de la ville de Lausanne, sur l'illumination, sur le *Frühschoppe* et le *Commers* des étudiants, sur leurs jeux et réjouissances à Sauvabelin ; mais la place nous manque et, à notre grand regret, nous sommes obligés de couper court sur ces belles et grandes fêtes dont le programme, admirablement conçu, a été exécuté à la satisfaction de tous.

Lausanne et le canton de Vaud se souviendront longtemps de ces heureuses journées qui nous ont ouvert un avenir nouveau et plein de réjouissances promesses.

L. M.

Souscription DAVEL

Liste précédente	Fr. 65 —
Quelques amis, Hôtel de la	
Gare, Payerne	5 —
J. Loetscher, fils	2 —
M. Kuntz, directeur	10 —
Total.	Fr. 82 —

Nous apprenons avec plaisir que les comptes-rendus très complets, publiés par la *Gazette de Lausanne* sur les Fêtes universitaires, ont été réunis dans une jolie brochure de 120 pages au moins, qui paraîtra, lundi 1^{er} juin, chez M. Lucien Vincent, imprimeur, à Lausanne. Cette brochure sera mise en vente au prix de fr. 1 dans les principales librairies, ainsi qu'au *bureau du Conte*. Nous nous chargeons de l'expédier contre remboursement aux personnes qui nous en feront la demande.

Nous informons les personnes qui ont bien voulu souscrire à la brochure :

Favey, Grognuz et l'Assesseur, que c'est ensuite de circonstances imprévues et complètement indépendantes de notre volonté que la publication en a été retardée. Nous nous sommes maintenant mis en mesure de pouvoir la livrer dès la fin du mois prochain. Bonne note a été prise de toutes les souscriptions qui nous sont parvenues jusqu'à ce jour.

L. MONNET.